

Rabaska

Le Saguenay légendaire : le chant du cygne de Marius Barbeau

Aurélien Boivin

Présence de Marius Barbeau
Volume 13, 2015

URI: id.erudit.org/iderudit/1033750ar
DOI: [10.7202/1033750ar](https://doi.org/10.7202/1033750ar)

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN 1703-7433 (print)
1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boivin, A. (2015). *Le Saguenay légendaire : le chant du cygne de Marius Barbeau*. *Rabaska*, 13, 66–75. doi:10.7202/1033750ar

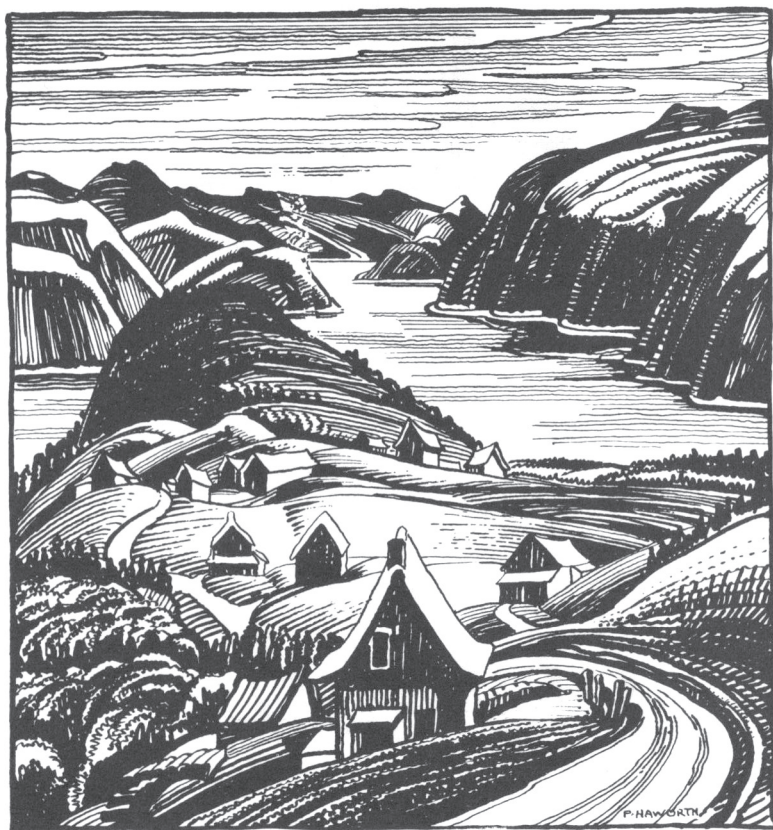
Tous droits réservés © Société québécoise d'ethnologie, 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org



Anse-à-la-Roche, Saguenay, Peter Haworth

Source : Marius Barbeau, *The Kingdom of Saguenay*, 1936, p. 130 ;
et *Le Saguenay légendaire*, 1967, p. 17.

***Le Saguenay légendaire :* le chant du cygne de Marius Barbeau**

AURÉLIEN BOIVIN
Université Laval, Québec

En juin 1967, alors que le Québec vivait l'un des événements marquants de son histoire avec l'Exposition universelle de Montréal (Expo 67) et que les grands de ce monde se familiarisaient avec ce Québec résolument en route vers la modernité, Marius Barbeau, à l'âge respectable de 84 ans, publie, chez Beauchemin à Montréal, *Le Saguenay légendaire*¹. Il s'agit d'un recueil regroupant neuf textes de longueurs inégales, déjà parus en anglais dans *The Kingdom of Saguenay*², chez Macmillan, à Toronto, en 1936, ou éparpillés par la suite, tant en anglais qu'en français, dans divers périodiques. Pourquoi, est-on en droit de s'interroger, une telle publication, justement en 1967, sans que l'auteur ne songe seulement à mettre à jour un seul des textes retenus ? Barbeau, à ma connaissance, ne s'est pas expliqué sur son projet, que certains peuvent encore trouver surprenant. Connaissant sa position, souventes fois dénoncée dans divers articles, quant aux dangers qui menacent la culture populaire (ou traditionnelle) au Canada français, l'ethnologue qu'il est n'aurait-il pas voulu attirer l'attention de ses concitoyens – et sans doute des visiteurs – sur la richesse de cette culture, devenue à ses yeux agonique ? Voilà une hypothèse qui ne semble pas farfelue et qui tendrait à démontrer que « ce chant de l'héritage de la France en Amérique³ », comme le qualifie l'historien de l'art David Karel, de regretté mémoire, a voulu à sa façon participer à cette grande fête des peuples, réunis pour l'occasion à Montréal.

Quoi qu'il en soit, *Le Saguenay légendaire* a généralement été bien accueilli par la critique au moment de sa publication, en dépit, il faut le déplorer, des nombreuses coquilles qui déparent le recueil, des répétitions aussi d'un

1. *Le Saguenay légendaire*, Montréal, Librairie Beauchemin limitée, 1967, 147 p. J'ai en ma possession un exemplaire de cette édition dédié le 18 juin 1967 par Marius Barbeau lui-même à M^{er} Victor Tremblay.

2. *The Kingdom of Saguenay*, Toronto, The Macmillan co. of Canada, 1936, 167 p.

3. David Karel, *André Biéler ou le choc des cultures*, [Québec], Presses de l'Université Laval, [2003], 209 p. Voir le chapitre intitulé « Le Charlevoix de Marius Barbeau », p. 123-134. La citation est à la page 124.

texte à l'autre, qui gênent la lecture. Un constat s'impose donc au départ : l'éditeur Beauchemin, dans ce cas, a mal fait son travail et a produit une édition que l'on peut qualifier de bâclée. Mais, comme le précise Jean-Yves Théberge, dans sa critique du *Canada français*, « oublions ces détails (?) et reconnaissons [à l'auteur pour lequel il a beaucoup de respect] le talent de sociologue qui se retranche derrière le raconteur⁴ ». L'ouvrage, affirme de son côté Alain Pontaut, dans *La Presse*, « a beau présenter quelques lacunes typographiques, révéler quelques fois aussi une rédaction un peu hâtive [*sic*], on le lit comme un grimoire révélateur, d'autant plus émouvant d'être un peu jauni, comme on regarde un livre d'images, un peu fabuleux, toujours chaleureux et coloré⁵ ». Quant à l'abbé Albert Tessier, peu impressionné par le travail de Barbeau, il parle d'un livre « sans prétention » qui procurera tout de même aux lecteurs « un plaisir sain⁶ ».

Avant de nous attarder au contenu du recueil, réglons d'abord le problème du titre, plutôt étonnant pour un lecteur contemporain, celui de 1967. Le Saguenay dont il est question ici n'est pas la région du Saguenay–Lac-Saint-Jean telle qu'on la connaît dans ses délimitations territoriales actuelles, la Sagamie, selon les géographes, mais bien celle qui correspond au pays d'origine, vision soutenue par l'historien régional Victor Tremblay, soit la partie centrale du Nord, allant de Chibougamau à Sept-Îles et de la Réserve faunique des Laurentides au grand lac Mistassini, incluant bien sûr la région de Charlevoix et l'Île-aux-Coudres, région que connaît bien Barbeau pour l'avoir parcourue dans toute son étendue et dans toutes les directions pour ses enquêtes ethnographiques⁷. Ce n'est qu'en 1912 que le territoire a été divisé, les nostalgiques diront amputé, pour créer l'actuelle région du Saguenay–Lac-Saint-Jean, nom que M^{sr} Victor Tremblay, fondateur de la Société historique du Saguenay, a toujours refusé, au grand dam du notaire Georges Villeneuve de Mistassini, qui a entretenu avec l'historien une vive et longue polémique, qui ne s'est terminée qu'avec la mort des deux protagonistes.

Il est certes pour le moins étonnant qu'en 1967 Barbeau n'ait pas pris la peine (ou le temps) de rappeler, soit dans une note explicative, soit dans une courte introduction, voire en réactualisant le premier texte de son recueil, intitulé « Le Saguenay », le morcellement de ce territoire, pour éclairer ses lecteurs et lectrices, surpris sans doute de constater la présence de plusieurs

4. J[ean-]Y[ves] T[héberge], « Marius Barbeau et le Saguenay », *Le Canada français*, vol. cviii, n° 19, 5 octobre 1967, p. 26.

5. Alain Pontaut, « Baudelaire, Pirandello, un serpent de Rome et des extravagants du Saguenay », *La Presse*, vol. lxxxiii, n° 140, 17 juin 1967, p. 23.

6. Albert Tessier, « Livres et revues. *Le Saguenay légendaire* », dans *Revue d'histoire de l'Amérique française*, septembre 1967, p. 328-329.

7. Voir, au sujet des délimitations du territoire du Saguenay, Gaston Gagnon, *Un pays neuf. Le Saguenay–Lac-Saint Jean en évolution*, [Alma], Les éditions du Royaume, [1988], 196 p. Voir p. 18-20.

textes qui n'ont rien ou si peu à voir avec le Saguenay–Lac-Saint-Jean actuel.

À la décharge de l'ethnologue, il faut préciser qu'il a surtout fait de la région de Charlevoix son terrain d'enquêteur et qu'il se serait privé de la majorité des textes dans lesquels il se révèle un véritable peintre de la géographie humaine de cette région. Car il convient de l'avouer, Barbeau n'en a presque uniquement que pour les types, comme le grand Louis Fréchette, des *Originaux et détraqués*⁸. À la manière aussi de son ami peintre André Biéler, qu'il a lui-même initié à la région de Charlevoix, comme il l'a fait avec d'autres peintres ou artistes qu'il a invités à l'accompagner dans ses enquêtes à la recherche (et à la découverte) de chansons, contes, légendes, faits de civilisations dans une société riche en trésors culturels et matériels. Ces peintres, qu'il a initiés, dans les années 1920 et 1930, aux beautés des paysages charlevoisiens et aux mœurs d'une société traditionnelle, il ne les a pas oubliés quand il s'est agi de constituer son recueil. Il reproduit en effet seize tableaux de sept peintres amis, tous de tendance régionaliste, tels Alexander Young Jackson (1882-1974), du Groupe des Sept, dont il reproduit en page couverture le tableau « Vue du haut du Saguenay », en plus de deux tableaux illustrant le texte de « Boily le "ramancheur" ». Cinq tableaux sont signés George Pepper (1903-1962) et deux, de son épouse Kathleen Daly – le couple avait un pied à terre dans la région de Charlevoix, devenu à certaines époques lieu de rassemblement et de sociabilité des peintres. André Biéler, Arthur Lismer et Peter Haworth ont droit à deux tableaux chacun. Le dernier est l'œuvre de Baba Cogill Haworth. Sont représentés sur ces tableaux l'habitant, bien sûr (Pepper et Daly), la mère (Daly), la maison de l'habitant (Biéler), l'intérieur de la maison de l'habitant (Lismer), un objet matériel, la chaise berçante (Biéler), deux dépendances, la grange (Pepper) et la sucrerie (Jackson), puis des paysages, outre la scène de la couverture, le Saguenay (les deux Haworth), le rang de la Salette, le rang de Saint-Hilarion et le rang Sainte-Marie (Pepper), les villages de Saint-Hilarion (Lismer) et de Saint-Fidèle (Jackson) et un paysage sans titre (Haworth). Ces illustrations n'ont cependant rien ou si peu à voir avec les textes proprement dits, comme si Barbeau les avait sélectionnés au hasard pour rendre hommage à ses amis.

Les trois premiers des neuf textes du recueil confirment la connaissance qu'a l'auteur de ce vaste territoire qu'il a visité à plusieurs reprises, seul ou avec des compagnons, dont l'historien Victor Tremblay, un de ses principaux informateurs. Si l'historien s'est davantage intéressé à la création de la région et aux principaux événements qui ont façonné son histoire, Barbeau, lui, dans « Le Saguenay », le premier texte de son recueil, s'intéresse aux humbles paysans, aux petites gens effacées, convaincu que ce sont eux qui

8. Louis Fréchette, *Originaux et détraqués*, Douze types québécois, Montréal, Louis Patenaude, 1892, 360-1 p. [réédité entre autres dans la collection BQ].

ont contribué, plus que les grands hommes ou les grandes personnalités, à façonner et à enrichir l'histoire régionale et la destinée de tout un peuple. Ne sont-ce pas eux, selon lui, ethnologue et anthropologue, les gens de la plèbe qui ont accompli, de leurs propres mains, avec une détermination hors du commun et un courage à toute épreuve, « l'œuvre des géants légendaires » (p. 8) ? Au lieu de s'attarder aux grands événements, de préciser des dates, d'identifier des lieux, Barbeau se concentre sur les hommes, les plus petits, qui ont exécuté de grandes tâches, en dépit de l'isolement dont ils ont souffert, des misères, privations et difficultés devant les épreuves qui ont trempé leur caractère et créé des personnalités à nulle autre pareille. C'est à ces pionniers, bûcherons puis défricheurs et agriculteurs, à qui son devancier Louis Hémon, qu'il admire, a rendu hommage dans son célèbre roman, un chef-d'œuvre, selon Barbeau, dont on célèbre cette année même le centenaire de parution. L'ethnologue puise çà et là, à l'occasion, dans l'histoire, rappelant par exemple le rôle qu'a joué Tadoussac, alors une bourgade, dans le commerce des fourrures et la pêche, au début de la colonie, ou encore s'il évoque au passage le grand feu de 1870, plus important, se contente-t-il d'affirmer, que celui de 1841, ou encore la gelée du mois de juillet 1887, autant de calamités ou de catastrophes qui ont rapproché les habitants. Presque toujours, Barbeau accorde davantage de place dans ses textes, à la manière de Joseph-Charles Taché dans ses *Forestiers et voyageurs*⁹ (1863), aux us, coutumes, traditions des habitants, aux modes de transport, en évoquant la charrette *bacagnole*, tirée par « un cheval canadien appelé “cheval de paille” » (p. 20), en parlant des vêtements aussi, tous fabriqués à domicile, y compris les « *pichous huilés* [...] en peau de vache trempée dans l'huile », des coiffures, telle « la *tuque* tricotée de laine rouge ou bleue qui avait d'abord servi de bonnet de nuit, des pantalons ancienne mode [...] à *bavaloises*, avec ouvertures et boutons sur les hanches » (p. 20-21), etc., autant d'informations qui intéressent l'ethnologue. Il n'oublie pas les rassemblements, à l'occasion d'une fête, d'une danse, d'une soirée de contes.

Bref, Barbeau laisse à l'historien l'histoire proprement dite pour se concentrer plutôt sur le quotidien de l'habitant, comme il le fait dans « L'Île aux Marsouins », le troisième texte, quand il s'intéresse aux habitants de l'Île-aux-Coudres, rendant d'abord hommage à Joseph Mailloux, un de ses informateurs, sculpteur sur bois, qui a prolongé une vieille tradition locale, mais aussi « le meilleur conteur de contes et de légendes en 1916 ». Il élève au rang de véritables artistes Victoire et Hilaire Pednaud, passés maîtres dans le tissage des « *pareusesseuses boutonnées* », des tapisseries uniques à

9. Joseph-Charles Taché, *Forestiers et voyageurs. Mœurs et légendes canadiennes*. Postface de Michel Biron, [Montréal], Boréal, « Boréal compact », n° 137, [2002], 267-1 p. [1^{re} édition : 1863, dans *Les Soirées canadiennes*].

ce coin de pays, « avec fondement de lin et décorations de boutons de laine teinte insérés avec les doigts dans la trame et la chaîne » (p 52), comme il le précise, lui si intéressé dans ses enquêtes aux métiers traditionnels. Il décrit encore l'horloge du grand-père Harvey, un instrument de qualité fabriqué par le sculpteur Fortin de Saint-Jean-Port-Joli et, trop rapidement, la décoration de l'église Saint-Louis par Louis-Basile et Fleury David, de l'école de Quevillon. Il ne réserve qu'une toute petite phrase pour évoquer la nouvelle église, « en partie œuvre de Louis Jobin statuaire bien connu » (p. 56). Il insiste aussi sur la construction de goélettes, dont le marché a fait vivre une partie de la population de l'île. Il raconte encore la légende de la Roche-à-Cailla, ainsi nommé en souvenir d'un détraqué, Cailla, qui avait la manie de bénir les eaux, « comme un prêtre bénit la fontaine le Vendredi Saint » (p. 59), et qui fut, un jour, surpris par la marée montante, alors qu'il rêvait, assis sur la roche. Il résista à ses sauveteurs, qu'il croyait de véritables ennemis, et a bien failli se noyer. Avant de clôturer son chapitre, Barbeau rappelle comment les habitants de l'île communiquaient les nouvelles aux riverains en s'inventant des signaux, et évoque la légende du père Jean-Baptiste de La Brosse, jésuite missionnaire des Montagnais, qui fera l'objet du quatrième texte, « La cloche a sonné minuit ». S'il ignore la légende que rapporte Damase Potvin sur le geste héroïque du missionnaire pour arrêter un incendie de forêt en traçant un simple signe sur le sol avec un bâton, qu'il raconte dans son *Tour du Saguenay* (1920), Barbeau rapporte celle de sa mort, en se basant entre autres sur la version de l'abbé Alexis Mailloux dans son *Histoire de l'Île-aux-Coudres, depuis son établissement jusqu'à nos jours* (1879, p. 60-61). On dit que, lors de la mort de ce saint homme, toutes les cloches de toutes les églises et chapelles des paroisses qu'il desservait se sont mises à sonner d'elles-mêmes à minuit, le soir de Noël, pour annoncer son décès, ainsi qu'il l'avait prédit à son entourage, quelques jours auparavant.

Barbeau reste fidèle à sa méthode dans « Pile ou face pour une seigneurie », dans lequel il raconte l'histoire de deux jeunes militaires écossais qui, après avoir servi sous les ordres de James Murray, ont décidé, au terme de la Guerre de la Conquête, de demeurer au pays. Avec l'assentiment de leur général, John Nairne et Malcom Fraser fondent deux seigneuries de part et d'autre de la rivière Malbaie, « sur l'emplacement de l'ancienne seigneurie de Comporté, qui était retombée dans le giron de la couronne » (p. 26). Pour savoir qui occuperait la rive droite ou la rive gauche, les deux militaires ont résolu, d'un commun accord, de procéder à pile ou face. Fraser hérite du côté est, qu'il nomme Mount Murray, et Nairne, du côté ouest, qu'il baptise Murray Bay, deux noms, on l'aura deviné, en hommage au général. Barbeau ne s'intéresse guère aux deux territoires, mais aux deux hommes et à leur

descendance, se transformant même en généalogiste. L'un, Fraser, plutôt débonnaire, accommodant et versatile, s'est facilement intégré à la population locale, surtout quand il s'est installé à Fraserville (Rivière-du-Loup) et a connu une imposante descendance avec des ramifications jusque dans l'Ouest canadien ; l'autre, Nairne, vrai type d'Écossais austère, qui, après la mort successive de ses enfants mâles, a vu éteindre sa descendance, tout en ayant échoué dans ses tentatives d'attirer des colons de sa race dans son domaine.

Les cinq autres textes du recueil veulent rappeler l'existence de quelques habitants de ce territoire, sans doute moins influents que les Price, Nairne et Fraser, mais tous personnages attachants, en raison de leur originalité et des exploits et extravagances dont ils ont fait preuve et qui les ont propulsés au rang de héros légendaires. Ils ont noms : Louis l'Aveugle, Alexis le Trotteur, Boily le « ramancheur », Côté le crieur, Belleau, le potier solitaire. Barbeau procède sensiblement de la même façon pour les présenter, insistant non pas sur leur biographie, mais bien sur leur personnalité et sur leurs exploits qui en ont fait des héros légendaires.

Qui était Louis l'Aveugle ? Louis, dit P'tit Louis Simard, de son vrai nom, était un « gai luron », véritable globe-trotter, en dépit de son handicap, qui, comme Chouinard, le postillon des *Originaux et détraqués* de Fréchette, colportait les nouvelles, d'un village à l'autre, livrait les lettres en main propre, depuis Mille-Vaches, sur la Côte Nord, où il habitait, jusqu'à Saint-Irénée, où il passait ses étés. C'était un conteur de talent, doté, selon Barbeau, qui l'a déjà rencontré, d'une mémoire prodigieuse, phénoménale. Il pouvait, par exemple, raconter en 250 vers rimés, la tragique histoire de Pyrame et Thisbé, ces deux amants babyloniens qui, bien avant Roméo et Juliette, se sont donné la mort par amour l'un de l'autre. Cette histoire, Barbeau fera des pieds et des mains pour la recueillir et l'ajouter à sa collection, soutirant du même coup à son riche informateur 93 chansons qu'il considère « parmi les meilleures de [s]a connaissance » (p. 81), lui si passionné de folklore. C'est plus tard, qu'il se remémore cette rencontre et celle d'autres informateurs, tels Joseph Mailloux, dont les contes, précise-t-il, sont dramatiques, et Madame Jean Bouchard du Cap-aux-Oies, qui l'a enrichi d'un autre riche répertoire de chansons.

Alexis le Trotteur, surnommé « le cheval ailé du Nord », est certes plus connu et a mieux traversé les années, car il a sans doute davantage marqué l'imaginaire de la population. Surtout après le travail magistral que lui a consacré Jean-Claude Larouche, qui a donné lieu par la suite à la saga de sa sépulture, bien méritée, dans le cimetière de Saint-Urbain. Marius Barbeau, me semble-t-il, est pour beaucoup dans ce qui est devenu la légende d'Alexis le

Trotteur, qu'il a alimentée dans quelques textes. Il le présente d'abord comme un simple d'esprit d'une grande laideur et à l'haleine et à l'odeur de cheval (p. 98), se fouettant même à l'aide d'une hart pour augmenter sa vitesse, devenue, comme lui, légendaire. Car, selon Barbeau, il courait plus vite que les meilleurs chevaux, lui qu'on qualifiait encore de « cheval par excellence de la Malbaie » (p. 102). Par ses exploits – Barbeau en rapporte quelques-uns –, il est vite devenu, selon lui, « la prédilection des conteurs qui, chacun, répètent en les enjolivant des histoires frisant l'absurdité » (p. 99). Barbeau participe lui-même à ce que l'historien Serge Gauthier a appelé l'amplification de la légende en le présentant comme « le seul de son espèce, ni homme, ni cheval, mais les deux à la fois sous la même peau, porté à mordre, à ruer, à piaffer, à hennir et à galoper » (p. 98). Avec « [s]es muscles d'acier, ses jambes velues, son torse couvert de poil noir » (p. 98), il était, selon l'ethnologue, « plutôt coursier qu'un homme » (*ibid.*). Comme si ce n'était pas suffisant, il ajoute même que ce trotteur « ouvrait la gueule aussi grande que le cheval du Nord, broutait de l'herbe [...] broyait l'avoine entre ses molaires » (p. 98), etc. Il était en outre enclin à prendre l'épouvante, se fouettait lui-même et se cabrait. Il aurait même battu – et de loin – le meilleur cheval du seigneur Dreggan, Barbeau allant même jusqu'à affirmer qu'il « courait le mille, sur la piste ou sur la glace, en deux minutes en [*sic*] trente secondes, soit plus vite que les meilleurs chevaux de la Malbaie et des environs » (p. 100). Voilà qui suffit pour que la légende s'amplifie, même après qu'il eut été heurté par une locomotive, alors qu'il avait emprunté la voie ferrée, mort qui alimente à nouveau la légende jusqu'à le faire courir contre ces engins à vapeur... qui, faut-il le rappeler, ne se déplaçaient pas très vite, à cette époque.

Les trois derniers chapitres sont consacrés à Boily le « ramacheur », à Côté, le crieur de village et à Belleau, le potier solitaire. Le premier, Fabien Boily, est contemporain d'Alexis Lapointe, dit le Trotteur, et a, lui aussi, été le sujet d'une foule d'exploits, qui frôlent souvent le fantastique et qui versent dans le légendaire. « Comédien-né » [*sic*], comme Alexis, il a contribué par ses frasques et ses bouffonneries à divertir les villageois. Il a marqué son époque par l'art qu'il possédait de « ramacher » des membres déboîtés. Boily, en effet, « jouissait d'une connaissance étonnante des os et des maladies » (p. 109). De là à ce que l'on conclût qu'il faisait des miracles, il n'y avait qu'un pas que l'on a vite franchi. Rien de comparable toutefois, selon Barbeau, à ce Ti-Zèbe Boily, le « ramacheur » que Louis Hémon amène au chevet de la mère Chapdelaine, à l'agonie. La carrière de ce « maître des os », « guérisseur et "ramacheur" hors-pair » (p. 109) aux origines obscures (p. 111) et qui n'a jamais fréquenté d'école, a enrichi l'imaginaire populaire et versé dans la légende, comme le prouvent quelques surprenants exploits

que rapporte Barbeau, que ce soit en guérissant la mère Gaudreau, atteinte de coliques cordées, la veuve Exina Bouliane, à qui il corrige la mâchoire, ou encore le pauvre Hermel Mailloux, incapable de bouger après qu'une charge de bois lui eut passé sur le corps.

Les deux derniers « héros » sont beaucoup moins connus aujourd'hui au point qu'ils sont pour ainsi dire oubliés, contrairement aux trois autres. Il semblerait cependant, si on en juge par le témoignage de Barbeau, que Côté – dont on ignore le prénom mais dont on sait qu'il était le fils de Patry Côté, natif de la Baie-Saint-Paul, mais habitant une terre à Saint-Joseph de Chicoutimi, devenu, on ne sait trop pourquoi Picoba, le nom aussi de son chien – était sans aucun doute le meilleur crieur de tous les temps. Selon Barbeau, ce n'est pas tout le monde qui peut exercer ce rôle dans la société traditionnelle. C'est son talent de crieur qui favorise le presque seul moment de sociabilité, le dimanche, à la sortie de l'église, scène qu'a immortalisée Louis Hémon dès l'ouverture de son célèbre roman. Cette tâche exige des qualités essentielles : beaucoup d'imagination, de l'esprit aussi, une capacité à s'adapter à diverses situations et une bonne maîtrise du discours ou de la parole, car il doit livrer toutes les nouvelles et annonces, en plus de diriger d'une voix de stentor la criée pour les âmes. Côté possède tout cela. Aussi sera-t-il demandé à Pérignonka, lors du tournage du film de Julien Duvivier, en 1934, pour remplacer Samuel Bédard, que le réalisateur français avait retenu, mais sans beaucoup de succès, faute d'expérience. Côté tient tête au cinéaste étranger, qui conteste l'utilisation de certains mots dans son vocabulaire d'encanteur, lors de la criée au sortir de la messe dominicale, pendant que le cochon qu'il devait vendre à l'encan s'est enfui.

Quant au dernier type, le potier solitaire, Charles Belleau, c'était lui aussi « un original, sinon un détraqué » (p. 134), connu à travers la région, surtout en raison de sa naïveté désarmante. Barbeau invite son lecteur à écouter la légende de véritable sorcier : il possédait une « médrole », une « verge divinatoire » nécessaire pour trouver un trésor, un exemplaire du *Petit Albert*, un recueil de magie, qu'il devait « tenir sous son bras, à la croisée des routes, pendant la plus longue nuit de novembre, pour la vente de la poule noire, ce qui voulait dire vendre son âme au démon » (p. 139). Il avait encore la réputation de courir le loup-garou. Un matin de mars 1889, on le trouva agonisant dans un coffre de sa fabrication, « comme un tombeau ouvert », vêtu de son surtout de circonstance, coiffé de son chapeau de castor » (p. 142). À ses côtés, ses deux chiens, amaigris, et une jeune femme « sa bien-aimée d'autrefois, en robe de noces, et dont le visage et les mains étaient finement sculptées [*sic*] en bois et peints au naturel » (*ibid.*). Il tenait dans sa main droite ce qui semblait être son testament. Le curé bénit le tombeau, mis en terre avec sa Lisette dans le cimetière paroissial. On assure que sa maison était hantée et,

les jours de tempête, « on voyait l'ombre solitaire [du potier] errer sur les nuages, bras dessus bras dessous avec sa Lisette. Sa roue de potier tournait sous ses pieds, pendant des nuits entières » (p. 145). D'autres phénomènes se sont produits, de sorte que, « des paroissiens illettrés lisaient son nom sur la face blême de la pleine lune qui n'est pas plus ronde que la panse d'une de ses jarres » (*ibid.*). Comme on le voit, Barbeau est capable d'humour et sait tâter du fantastique.

Il est pour le moins encore étonnant qu'en revisitant ses textes pour la publication, Barbeau n'ait pas songé à ajouter quelques autres héros légendaires qu'il avait négligés, tels, par exemple, Victor Delamarre, l'homme le plus fort au monde, après son exploit du 2 avril 1914, quand il souleva d'une seule main un haltère de 309 livres et demie (soit environ 140 kilos) et à le tenir au bout de son bras pendant trois secondes, battant le record de Louis Cyr. Cet exploit a suffi pour le catapulter dans la légende. Il aurait pu aussi inclure dans sa galerie de héros, Prudent Landry, un « gaillard » d'à peine 117 livres, que sa mâchoire a rendu célèbre, d'où son surnom de « Landry la mâchoire ». Il aurait levé avec ses dents devant témoins un poids de 4 492 livres (soit 2 037 kilos). Sa mâchoire était si forte, que trois hommes, dont Victor Delamarre, n'ont pu lui retirer une hache qu'il tenait entre ses dents. On dit aussi qu'il pouvait plier facilement, toujours avec ses dents, un fer à cheval qu'un forgeron avait fait tremper pour le rendre encore plus dur. Quant à Ricardo, qui a existé bien longtemps avant le cuisinier qu'on connaît, il a hérité du titre d'homme-mouche. Alphonse Richard, de son vrai nom, a rejoint lui aussi la légende par son agilité à escalader les façades des bâtiments et ses exploits de fildefériste. Ces trois hommes ont eux aussi donné naissance à toutes sortes d'exagérations qui les ont classés dans la catégorie de héros légendaires.

Le Saguenay légendaire n'est sans doute pas le meilleur ouvrage de Marius Barbeau. Ce recueil a toutefois son importance dans l'œuvre de ce grand collecteur, car il laisse facilement voir la passion, bien plus que l'intérêt personnel, qui animait cet ethnologue pour les petites gens et pour le folklore, tant humain que matériel, à la manière des écrivains régionalistes, ses contemporains, les Adjutor Rivard, Lionel Groulx, Marie-Victorin, Georges Bouchard... Le lecteur d'aujourd'hui peut y découvrir un homme qui a eu le culte du passé, comme pas un de sa génération. Ses cueillettes et découvertes suffisent à elles seules pour contredire le pauvre Durham, qui a prétendu à tort que nous étions un peuple sans histoire et sans littérature. Point étonnant aussi que des disciples s'inspireront de son travail, les Luc Lacourcière, Germain Lemieux, Jean-Claude Dupont et quelques autres, sans oublier notre bon ami Jean-Pierre Pichette. Ces chercheurs méritent assurément notre reconnaissance. Sans eux serions-nous ce que nous sommes ?